

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Quelle singulière chose que la mode ! C'est bien le caprice en personne et l'inconstance innée, comme tout le monde le sait. Et pourtant, lorsqu'elle se prend d'engouement pour une étoffe, une couleur, une disposition quelconque, elle n'en sort plus ; il faut absolument que l'objet de sa prédilection se retrouve partout. Nous n'en voulons pour preuve que la forme pointue que l'on vient d'adopter, soit dans la coupe, soit dans la garniture du costume.

Le corsage à longue pointe devant et derrière est depuis quelque temps déjà fort goûté ; voici qu'à leur tour les plastrons, derniers modèles, sont terminés en pointe. Il en est de même des cols à revers qui ornent aujourd'hui non-seulement nos corsages et nos jaquettes, mais aussi les costumes d'enfants ; ces cols sont ouverts et fermés en pointe, et celle-ci se prolonge jusqu'au delà de la taille. On fait encore des tabliers et des revers pointus ; et si l'on veut considérer la plupart des confections nouvelles, on verra que cette tournure aiguë s'y manifeste également d'une façon marquée : longues pointes de velours ou de passementerie dans le dos d'une visite ou d'un paletot ; double manches faites de deux étoffes, l'une et l'autre terminées en pointe. Nous pourrions citer quantité d'autres façons différentes d'interpréter le même genre, mais notre mémoire n'y suffirait pas, et ce serait, d'ailleurs, une nomenclature fastidieuse. Toutefois, nous ne voulons point omettre une observation caractéristique :

c'est que les chaussures mêmes sont à bouts pointus et plus prononcés que jamais.

Nous resterons encore dans cet ordre d'idées en donnant à nos lectrices la description de deux magnifiques toilettes dignes d'une cour, mais dont les dispositions peuvent facilement être interprétées avec des tissus plus simples.

La première toilette, en velours noir, est de forme princesse, à longue traîne unie. Le devant se compose d'un large plastron-tablier qui en occupe toute la hauteur ; cette partie de la robe est en soie brochée, genre Pompadour : l'étoffe est un composé de

fines rayures noires ombrées, alternant sur un fond vieil or avec de larges raies tout enguirlandées de boutons de rose. Le bas du tablier est orné de quatre rangs de ruches droites en satin vieil or et vert paon de trois tons. Deux parties de velours noir complètent le devant de la robe ; elles embrassent les épaules et sont largement échancrées sur le plastron du corsage et du tablier. Ces deux côtés, coupés en pointe vers la taille, s'y réunissent et y demeurent fixés par un seul bouton.

Le velours se prolonge ensuite en de longues pointes qui encadrent le tablier dans toute sa longueur prise en biais ; les pointes se terminent juste aux coutures de côté. — Pour bien comprendre cette nouvelle disposition, il suffit de se figurer le rapprochement de deux V qu'on placerait pied contre pied (en X). — Ajoutons, pour compléter la description de cette belle toilette, que tous les bords du velours, y compris le bas de la traîne, sont ornés de plumes de paon. La manche rappelle le caractère pointu de la robe ; sa couture extérieure est recouverte d'un V de tissu broché Pompadour, et ses bords sont garnis de plumes de paon ; des ruches de satin semblable à celles du tablier terminent le tout.

La seconde toilette est en velours grenat et satin rose pâle. Le jupon forme manteau de cour à longue traîne, avec tablier de satin rose, bouillonné et coulissé par groupes de fronces. Deux grandes pointes de velours grenat viennent se rencontrer au bas du tablier ; elles partent des hanches, où elles se relient

au manteau de cour. Le tablier reste à découvert au milieu et sur les côtés. Le corsage, en velours, est décolleté carrément et orné devant d'un plastron de satin rose coulissé et bouillonné comme le tablier, puis disposé en longue pointe jusqu'au bas du corsage. Le bord supérieur du plastron forme une sorte de grosse ruche. La manche à sabot se termine par un coulissé de satin rose.

Jamais en aucun-temps la modiste n'a eu plus à faire qu'aujourd'hui, tant la mode laisse de prise à l'initiative personnelle.



P. N° 443. — COSTUME DE VILLE.

Modèle de M<sup>me</sup> POINTEDE (rue Montmartre, 156). — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Les formes se multiplient à l'infini, et la plupart d'entre elles ont besoin d'être dirigées, c'est-à-dire de recevoir le mouvement, la vie, ce je ne sais quoi d'indéfinissable enfin, qui amène la forme proprement dite à l'état de chapeau. D'un autre côté, la garniture est on ne peut plus complexe, et ses éléments sont d'une si grande variété qu'on reste tout interdit quand il faut choisir. En résumé, la modiste doit se préoccuper surtout de coiffer « à l'air de la figure », en se servant de tout ce qui peut mener son œuvre à bonne fin.

Le succès du nœud alsacien semble avoir pris fin, ou peu s'en faut; dans tous les cas, il ne fait plus nouveauté, même s'il est composé de plume de paon. On lui préfère un chou, une cocarde, un coquillé, un « chiffonné » quelconque; pour cela on prend volontiers la mousseline blanche de l'Inde que l'on entremêle de dentelle blanche. Une gracieuse disposition, en ce genre, consiste à préparer un carré de cette étoffe en la rehaussant de dentelle; on drape ensuite le carré, tout ouvert, sur le sommet de la calotte, la pointe par devant. La mousseline doit être mollement plissée; le centre, légèrement coquillé, se trouve fixé par un piquet de roses entremêlé de velours noir.

La corde d'or demeure comme un fort appoint aux fournitures de modes, et il en est des types qui atteignent la grosseur du petit doigt. D'autres cordes ont pris naissance, cette saison; elles sont faites à la fois de soie noire, de soie blanche ou de couleur, et de soie d'or. On en met un rang sur le bord de la passe, et parfois un second sur le bandeau. Elles font encore un très-joli effet, placées sur un velours autour de la calotte, et souvent il y en a plusieurs rangs superposés. Nous recommandons cette garniture pour le chapeau *Charles I<sup>er</sup>*, dont la calotte, assez haute, a besoin d'être garnie; un bouquet de plumes sur le côté et voilà un chapeau complet. On sait que ce modèle est à passe étroite et ronde; il se porte sans brides.

Si les plumes ont été un peu abandonnées au cours des dernières années, on se rattrape bien aujourd'hui, car c'est avec profusion qu'on les porte. Les grandes formes, telles que le *Devonshire* et le *cabriolet*, exigent de vrais panaches. — Nous ferons observer que pour ces derniers on n'emploie guère que la tête des plumes, ce qui revient assez cher et empêchera que cet ornement se vulgarise trop.

Le bonnet de police, avec son fond plié en deux, est plein de crânerie; nous l'aimons assez pour les très-jeunes filles et les enfants. Un modèle en feutre gris, bordé de duvet d'oiseau, avec aigrette rouge sur le côté, nous a paru très-joli.

Quant au classique chapeau de velours noir, nous citerons un arrangement tout à fait particulier. La forme est celle d'une capote dont la passe et la calotte sont de niveau; elle est recouverte d'une grande pointe de velours, taillée comme un châle et dont les bouts sont assez longs pour former les mentonnières. Le velours est drapé à plis assez rapprochés et qui se réunissent au bas de la calotte derrière, la pointe dépassant; tous les bords sont rehaussés de franges chenillées. C'est une vraie fanchon.

La nouveauté parisienne, chez les LINGÈRES, se manifeste surtout par les bonnets et les parures de soirée; ce qu'on est convenu d'appeler la lingerie plate n'offre rien qui ne soit déjà connu. Nous signalerons donc à nos lectrices, parmi les dernières créations, une jolie coiffure. L'importance de ce modèle vient du fond, qui est composé d'une broderie à jour faite sur cachemire fin et posée sur transparent de satin caroubier. La passe, disposée de même, forme couronne et se ferme derrière par un nœud qui retient l'extrême pointe de cette sorte de fanchon. Une frange à double rang de petits sequins d'or borde la coiffure, et un beau nœud de satin caroubier en garnit le devant; mais ce nœud n'est pas obligatoire, et l'on peut très-bien le supprimer.

Ce genre « fanchon » est une de ces tournures caractéristiques qui se font particulièrement observer dans nos modes actuelles, et les lingères, aussi bien que les modistes, la mettent largement à profit. Nous la retrouvons en mousseline crêpe lisse blanc, les bords rehaussés de dentelle; la passe, qui forme couronne, est couverte d'un ruban ou d'un velours de couleur, et la fanchon se drape sur le tout. Les trois pointes réunies derrière sont resserrées et fixées par un nœud de ruban assorti. Comme on le voit, la façon est des plus simples, et cependant elle sied fort aux jolies personnes.

Nous terminerons cette revue par la description de deux costumes d'enfants.

Le premier est en drap mousse léger, de ton abricot pâle, et convient pour une petite fille de cinq ans. Il se compose d'une robe pingresse toute plissée, dont chaque pli est orné d'un dépassant de peluche groseille; les plis s'ouvrent vers le bas et forment l'éventail. Un paletot de même étoffe accompagne la robe; il est demi-ajusté, puis ouvert en châle par un col rabattu et allongé en pointe; ce col est en peluche groseille et dépasse la taille. Un parement assorti entoure la manche; il forme une pointe vers le coude.

La seconde toilette est faite pour un bébé de trois ans. C'est une simple redingote en velours de chasse gris perle, le bas entouré d'une bande de loutre; même garniture sur le bord de l'ouverture et aux manches. Deux camails tout en loutre et superposés complètent le vêtement, qui se met par-dessus la robe. Ajoutons que la garniture de loutre est tout simplement un tissu *tampé*, imitant parfaitement la fourrure et coûtant beaucoup moins cher.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 443.

TOILETTE DE VILLE. — Costume de cachemire marron et drap d'Écosse à carreaux de même nuance mélangée de rouge et de jaune. — Jupons sans traine, complètement plissés; les plis maintenus en dessus. — Corsage à longue basque, fermé par une ligne de boutons en corozo de ton assorti; grand col rabattu et parements aux manches, le tout en velours brun. — Tunique formée d'un tartan écossais, drapée au bord du corsage et croisée devant; les deux pointes vont se fixer au bas du dos sous un nœud de velours. — Chapeau de velours brun, entouré d'un coquillé de dentelle blanche et de plumes de même ton; tour de tête en tulle blanc et brides de satin brun. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

G. N° 954.

MODÈLES DE CONFECTIONS D'HIVER. — 1. Confection *Alexandra*. Ce modèle est en drap de couleur vieux chêne. Sa forme est celle d'un paletot russe, avec manches visite; une seule couture cintrée au milieu du dos et celle des manches dessinant les petits côtés. Une passementerie de ton loutre suit cette dernière couture depuis le haut de l'épaule et retombe assez bas sur le vêtement derrière, avec un gland plat formé d'effilés et de copeaux mélangés. La manche visite est entourée d'une bande de loutre. Col rabattu en même fourrure et bandes de loutre sur les bords du vêtement devant. Une haute frange copeaux, de ton assorti, garnit le bas de la confection. — Robe en vigogne de ton neutre, terminée par un grand plissé. — Chapeau de velours épinglé brun, garni de même étoffe; des coques entourent la calotte, et une aile jaune s'élève sur le côté devant. — Prix du patron épinglé de la confection: 4 francs.

2. Confection *Arabella*, en gros drap pelucheux gris. Le dos de ce vêtement est celui d'un dolman; la couture du milieu est cintrée et la couture des manches constitue les petits côtés; quant au devant, il tombe tout droit et flottant. La manche a cela de caractéristique qu'elle dessine par devant la manche-visite non fermée, et que par derrière elle se détache du dos à partir de la taille; un agrément de passementerie indique la fin de la cou-

ture. Une large passementerie mate encadre le bas de la manche, que garnit en outre une frange diamantée, coupée de bouquets de copeaux laminés. Même garniture au bas du vêtement ainsi qu'à l'ouverture devant. Collier de copeaux laminés. — Costume de cachemire beige et faille assortie. Jupon à traîne avec tablier drapé, corsage à dos princesse et devant de veste, y compris le gilet; le tout est garni de plissés de faille. — Chapeau de feutre beige, entouré d'une bande de plumes assorties. Le bavolet relevé est doublé de peluche et garni d'un nœud de ruban de même nuance. — Prix du patron épinglé de la confection : 4 francs.

## G. N° 969.

TOILETTE DE PROMENADE. — 1 et 2. Costume de cachemire bronze et pékin velours sur satin vieil or (devant et dos). — Jupon ras-terre, entouré d'un biais de pékin que garnissent des plissés de cachemire. — Tunique divisée en deux parties devant, une seule derrière. La partie de droite du tablier est plate et garnie de larges biais de pékin; la partie de gauche est bouillonnée et les fronces se perdent sous une bande couffisée qui recouvre la jonction des deux parties. Par derrière, la tunique, encadrée d'une large bande de pékin, retombe sur la jupe en draperies assez volumineuses et bouffantes. — Corsage-veston, garni devant et derrière d'un plastron de pékin, formé de deux biais réunis bord à bord à rayures contrariées. De chaque côté du plastron, le cachemire forme deux plis d'où s'échappe un dépassant de satin vieil or. Manche de pékin, taillée en biais, terminée par un plissé et deux bracelets de cachemire. Le col, les basques et toutes les bandes qui garnissent le costume sont bordés d'un liséré vieil or. — Chapeau de satin vieil or, garni d'une plume de même ton ou vert bronze, dont le pied se perd sous un nœud de satin. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

## Description de la gravure coloriée n° 1557 E.

TOILETTES D'ENFANTS. — 1. Costume de cachemire grenat et filet de laine bleue, pour petite fille de sept à neuf ans. — Jupon court, tout plissé et à moitié recouvert par une écharpe en filet de laine zéphyr bleue. Cette écharpe est bordée d'une frange et relevée de côté par des nœuds de ruban bleu et grenat; les pans en sont réunis et resserrés, dans le bas de la jupe, derrière, par un anneau de ruban bleu. — Corsage à basques, genre péplum, recouvert par une mantille de filet bleu que maintient à la taille une ceinture de ruban; cette ceinture traverse le dos de la mantille et vient se fermer devant sur les pans qui retombent flottants. Franges sur tous les bords; un nœud de rubans assortis aux deux couleurs de la toilette orne le haut du dos. — Chapeau de feutre-mousseline gris, à fond mou. La passe est bordée de velours noir et garnie dessous d'un bandeau de bouclettes bleues. Couronne de coques de ruban bleu et grenat autour de la calotte. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Costume de faille bronze et cachemire blanc ivoire, pour fillette de douze ans. — Robe princesse en faille, avec volant plissé derrière; une ligne de boutons ivoire, encadrés sur le tablier par des bandes de cachemire, ferme le devant de la robe. Le bas en est rayé de distance en distance par des plissés de cachemire. Plissé de faille au bas de la manche et parement de cachemire brodé. — Tunique de cachemire présentant par derrière le même aspect que par devant. Tous les bords du vêtement sont brodés, et les pans se croisent l'un sur l'autre de chaque côté de la jupe. — Chapeau postillon en feutre noir. La passe est doublée de velours noir, et la calotte entourée d'une écharpe de mousseline de laine indienne avec nœud de côté. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

3. Costume de tartan écossais et faille réséda, pour jeune fille de quinze à vingt ans. — Jupon court, entouré d'un volant de faille plissé. — Tunique « lavandière » en écossais; le bas relevé tout autour et bordé de faille vert électrique. — Corsage bébé plissé devant et derrière sur empîement et serré à la taille par une ceinture de ruban assorti aux bordures. La manche est garnie d'un parement bordé de faille vert électrique. — Mantille de même étoffe, avec col à revers de faille électrique et plissés assortis sur tous les bords. — Chapeau cabriolet en velours noir, garni de ruban de satin vert. — Prix du patron épinglé : 4 francs.

4. Costume de petit drap mastic, pour petit garçon de trois à quatre ans. — Un plastron plat forme le milieu du devant de la robe, que garnissent deux lignes de boutons corozo assortis; le reste du vêtement est plissé à plis cousus et entouré dans le bas, sauf au plastron, d'un volant également plissé.

Un rabat fixé à la taille par deux boutons forme le milieu du dos. La manche, plissée sur la ligne du coude, est terminée par un parement plat. — Collet avec col marin et petit col de même étoffe. — Bas de cachemire rouge. — Chapeau de feutre mastic, entouré d'un ruban rouge. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

5. Costume de vigogne et faille « tabac », pour fillette de dix à onze ans. — Robe princesse entourée dans le bas de cinq volants plissés. De doubles biais de même étoffe retiennent une écharpe de faille qui, partant du milieu du dos, forment comme une bretelle et va se nouer sur la poitrine; même disposition d'écharpe au bas du dos. Un bracelet de faille forme la tête d'un volant qui termine la manche. — Chapeau de feutre gris, à passe relevée, avec écharpe de faille « tabac ». — Prix du patron épinglé : 3 francs.

## Description de la figurine coloriée L. n° 187.

## Annex spéciale aux éditions nos 3 et 4.

TOILETTE DE VISITE HABILÉE (soir). — Costume François I<sup>er</sup> en faille « café au lait ». — Jupon sans traîne, plat du haut et plissé à plis creux dans le bas; un entre-deux de guipure blanche garnit la partie creuse des plis. — Tunique à panier, fixée à la jupe même à dix ou quinze centimètres du haut de la couture. Elle est montée à plis creux sur une hauteur de trente à quarante centimètres; l'étoffe est ensuite disposée de façon à former des « bouffants » en même temps que deux pousifs assez marqués par derrière. La tunique se termine par un haut volant de guipure blanche. — Corsage à longues pointes devant et derrière, où les petits côtés sont allongés de manière à se réunir par un nœud. Le bas des manches est garni de plusieurs lignes de bouclettes. — Plissés de crêpe lisse au cou et aux poignets. — Chapeau de feutre assorti à la robe. La passe est doublée de velours noir; une longue plume amazone, de ton « café au lait » ombré, garnit le dessus. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

## ÉCHOS DE LA MODE

La mode, d'accord avec la raison, — ce qui est rare, — proscribit actuellement d'une façon absolue les parfums pénétrants, qu'ils viennent d'Italie, d'Angleterre ou de l'Orient. On n'admet plus que les odeurs saines et fortifiantes; pour le mouchoir, celles dont la senteur faible et délicate est également salutaire; pour les tiroirs, la seule poudre d'Iris; pour la toilette, les eaux uniquement composées avec les fleurs des plantes aromatiques, telles que la lavande, la menthe, le romarin, etc. Un parfum très-fin, qui n'offre aucun danger et qui ne sera pas celui de tout le monde, se fait, depuis peu de temps, avec les fleurs du tilleul.

Une femme véritablement distinguée n'utilisera jamais de parfums violents, ni de ceux que l'odorat ne peut reconnaître du premier coup. Ses vêtements n'exhalent que la légère odeur donnée par la nature à la fleur, et que la parfumerie raffinée sait conserver dans toute sa pureté. De plus, le bon goût veut qu'on ne change jamais de parfums: quand on a adopté l'Iris, par exemple, on doit y rester fidèle; de sorte que, pour ses amis, avant d'être aperçue, la femme du monde a été décelée par son parfum; avant d'avoir regardé l'écriture de l'adresse de la lettre qui nous arrive, nous en devinons la provenance à l'odeur qu'elle répand.

Une douairière, qui a conservé des habitudes d'exquise élégance, assure qu'on doit avoir non-seulement son parfum invariable, mais encore sa couleur (celle qui sied le mieux et que la mode ne peut jamais qu'accentuer ou atténuer) et sa fleur. Une toute jeune marquise en hérite encore sur la douairière et veut qu'on choisisse une pierrerie entre toutes.

On ne saurait nier l'élégance de ces aimables ingéniosités, où les femmes de notre temps et même de tous les temps ont toujours excellé.

L. S.

## CHRONIQUE MONDAINE

Pendant que le monde parisien s'occupe exclusivement de la distribution des récompenses accordées aux exposants et de la série de fêtes officielles organisées pour la circonstance, le monde aristocratique se donne, dans ses terres, tout le mouvement possible pour rendre supportable sa villégiature automnale.

Le jeu à la mode dans les châteaux cette année, au dire du *Sport*, se nomme *et Brazo*. Pour être étiqueté d'un nom espagnol, ledit jeu n'en vient pas moins de Paris en ligne directe. Il se compose d'un long billard, sur la table duquel se trouvent huit rainures parallèles avec des coureurs montés sur pivot. Ces coureurs, — de petits bonshommes au costume varié de nuance, — ont pour pistes les rainures. Aux extrémités du billard se trouvent quatre poignées; chaque joueur en saisit une et, sur un signal convenu, lui imprime une poussée.

Le coureur ainsi lancé va donner contre une bande en caoutchouc, puis retourne en pivotant à son point de départ. Là se trouve une sorte de graduation marquée par de petites bornes numérotées de 1 à 10.

Tout le mérite consiste à lancer assez fort le coureur pour qu'il ne reste pas en chemin, sans cependant lui faire dépasser le but; dans les deux cas, le coup serait nul.

La partie est générale. Chacun à son poste attend les trois coups, signal du départ, avant de pousser son bonhomme. On paye cinquante centimes et le gagnant ramasse la poule. Il est prélevé un huitième pour le jeu; le maximum des points est de trente, puisque le plus haut numéro est dix et qu'on a toujours trois coups à jouer.

Ce jeu fort amusant remplace les courses de salon, qui eurent tant de succès il y a quelques années. Il vivra jusqu'à ce que l'abus qui en sera probablement fait en dehors des châteaux oblige l'autorité à l'interdire.

Le même *Sport* nous apprend que les excursions en *four in hand* (laissons à notre confrère le privilège de pratiquer l'anglomanie à propos de chevaux) sont une des distractions en faveur de la vie de château. Celle-ci est en train de conquérir en France la vogue qu'elle a déjà eue en Angleterre, et il n'est pas douteux qu'un *coaching-club* (langage du *Sport*) ne s'y fonde quelque jour avec des éléments de succès.

En Angleterre, les femmes ne dédaignent pas de conduire à quatre, et l'on en cite plusieurs qui tiennent le premier rang comme habileté et sûreté de main. Cette mode tend à s'importer parmi la haute société française. Quelques femmes de suprême élégance mènent également à la campagne un *duc* sans siège derrière, attelé de deux chevaux, et se font suivre de deux piqueurs montés sur des chevaux soigneusement appareillés. C'est l'importation en France d'une mode déjà usitée en Angleterre et que la princesse de Galles et surtout la reine des Belges, — la *coach-woman* (heureuse reine!) par excellence de l'Europe monarchique, — pratiquent assidûment.

Puisque nous parlons plaisirs hippiques pour les femmes, nous constaterons que les amazones subissent d'élégantes modifications. On en fait beaucoup en satin de Chine de couleur, en serge gris de lin. Le chapeau est en feutre, avec voile de gaze de couleur. Sur le côté du corsage est une petite bride dans laquelle se passe un bouquet de fleurs. Quelques mondaines remplacent le bouquet par un mouchoir en batiste d'ananas de même ton que l'amazone.

Autre chose! En ce moment, sur l'exemple donné par la vicomtesse de C... (les bons exemples viennent toujours de haut), la faveur, dans un coin de luxe et de fantaisies à outrance de la haute société française, est aux négrillons. Le règne des Zamore recommence! Après s'être amusées de bichous, de carlins, de

souris blanches ou de moineaux francs, ces dames s'amuse de négrillons, qui leur servent, pour ainsi dire, de pages et remplacent les nains des princesses d'autrefois. On les costume à l'orientale de la façon la plus riche et la plus étrange; on les charge de bijoux d'or et de pierres de couleur, et ils font grand effet à table derrière le fauteuil de leurs maîtresses ou dans le salon accroupis près de la porte, guettant des ordres. La plupart de ces négrillons comprennent fort bien l'anglais et sont d'une intelligence très-vive. Ils font merveille dans leur emploi et complètent à souhait le service des caméristes.

Dieu soit loué!... L'Exposition ne s'achèvera pas sans avoir revu cette *Grande-Duchesse de Gérolstein* qui fit les beaux soirs de l'Exposition de 1867. Toute l'Europe vint alors applaudir cette opérette.

On se rappelle la vogue inouïe de cette œuvre éminemment fantaisiste. C'était le temps où le czar télégraphiait en route afin que sa loge fût prête aux Variétés pour le soir même de son arrivée à Paris; où M. de Bismarck, qui n'était pas encore passé au rang d'altesse et de prince, venait par deux fois applaudir l'opérette d'Offenbach et faisait complimenter Couderc; où ce même Couderc, mort aujourd'hui, sablait le vin de Champagne dans sa loge avec le prince de Galles. L'histoire est amusante et nous la garantissons authentique.

Le prince, mené dans les coulisses des Variétés, s'était rencontré nez à nez avec Couderc, coiffé du superbe panache du général *Boum*. Le fils de la reine Victoria fit observer, en riant, qu'il n'avait, lui, que rang de colonel en son pays et il présenta ses hommages au général en chef.

— Eh bien! colonel, dit Couderc, s'emparant de la plaisanterie avec l'à-propos d'un gamin de Paris, rendez-vous aux arrêts dans ma loge; on y boit du vin de Champagne en ce moment. Vous en boirez en attendant mes ordres.

Le prince se rendit à l'invitation, tout heureux de cette école buissonnière; il eut beaucoup d'entrain et de bonne humeur et s'amusa extrêmement de l'aventure.

Son Altesse Royale reverra, cette année, aux Bouffes, la *Grande-Duchesse*, et nous ne doutons pas que Daubray, le nouveau général *Boum*, n'obtienne ses suffrages tout comme le pauvre Couderc. Quant à la *Grande-Duchesse*, les années l'ont considérablement diminuée en la faisant passer de M<sup>lle</sup> Schneider à M<sup>lle</sup> Paola Marié, C'est une grande-duchesse in-32 que nous offrent les Bouffes; elle n'en aura que plus de mérite à marcher victorieusement sur les traces de son aînée.

Une reprise qui ne manque pas non plus d'intérêt est celle de la *Dame aux Camélias*, au Gymnase. Les attraits de la pauvre femme ne sont plus de première fraîcheur, et quelques-unes des scènes du drame de M. Dumas ont légèrement vieilli. Nous citerons, par exemple, le tableau du souper au premier acte, avec sa chanson qui semble un écho de Paul de Kock et son défilé de viveurs s'escrimant sur des casseroles. La jeunesse dorée ne soupe plus ainsi, et nous l'en félicitons; nous regrettons de n'avoir pas à la féliciter d'autre chose.

Quant à l'héroïne de la pièce, elle restera éternellement charmante en son invraisemblance. Les dames aux camélias qui meurent poitrinaires à vingt-cinq ans ne possèdent ni tant de dévouement ni tant de touchante abnégation. Les annales du théâtre comptent, entre autres, une dame aux camélias célèbre: M<sup>lle</sup> Laguerre, qui mourut d'épuisement à vingt-cinq ans, laissant une fortune immense. Celle-là eût fait jeter à la porte l'insipide M. Duval sans autre forme de procès. Il est vrai qu'elle ne se fût pas sans doute accommodée de l'héritier de ce père si peu scrupuleux dans ses moyens de sauver la morale.

M<sup>lle</sup> Laguerre ne chantait jamais si bien que lorsqu'elle entrait en scène complètement ivre. On connaît le mot: « Ce n'est pas *Iphigénie en Tauride* qu'elle vient de représenter, c'est *Iphigénie en Champagne*. » Les désordres et le faste de sa vie laissent bien loin



Imp H Lefevre Paris

Ed. Goubaud & Fils Editeurs

de des lames aux camé  
principal d'un sup  
dans la réalité de

### LA FI

... j'avais pour l'a  
... et le préju  
... de sa proie d'in  
... plus méchantes b  
... occasion, je me  
... vivantes que j'  
... j'étais de rompr

... simplement un pe  
... insecte et à  
... ma bêtise  
... légitime  
... mouches! Qua  
... pié.

... la réflexion me vint  
... aucun des appé  
... je m'imposai le de  
... qui ne songait qu'  
... mais fait de conc  
... que ma vie en  
... d'auberge.

... même une à laquel  
... je me, en effet, ava  
... ma table de travail,  
... courait sur le pla  
... loigné de loin par  
... juste au-dessus de  
... des heures entières,

... sûr, cet insecte d  
... Mais je m'habitua  
... qu'il s'inté  
... et quand j'avais fi  
... content, il m'arivait  
... comme pour savoir  
... muet était autant

... au-dessous de Moli  
... le magnifique liv  
... m'accoutumai à cons  
... comme le mod  
... le mérite, le tempé  
... bête dont tous les

... en des chefs-d'œuv  
... à son histoire  
... qui la veulent étudie  
... qu'il descendre  
... l'année. Entre tous

... des tiges des hautes fle  
... campagne campagnarde,  
... la rosée. Elle e  
... cruel de l'araignée  
... humains acrobates,  
... de son ouvrage  
... y monter avec  
... aussi grosse qu'  
... beaucoup de ces fi  
... C'est ce qu'on  
... je ne regr

les exploits des dames aux camélias de nos jours, et elle formera le personnage principal d'un superbe drame, le jour où le théâtre ira chercher dans la réalité de l'histoire les types qu'il met à la scène.

BACHAUMONT.

## LA FILEUSE

Etant enfant, j'avais pour l'araignée la double horreur qu'inspirent l'ignorance et le préjugé. Cet animal méfiant et adroit, tendant au vol de sa proie d'invisibles embûches, me paraissait être une des plus méchantes bêtes de la création. Défenseur du faible en toute occasion, je me faisais un devoir de délivrer les mouches encore vivantes que j'apercevais dans ses toiles, et ma plus grande joie était de rompre ses filets partout où je les trouvais tendus.

J'étais tout simplement un petit imbécile. Je travaillais au profit d'un insupportable insecte et au détriment d'une admirable ouvrière. J'interposais ma bêtise de Don Quichotte en herbe entre une loi parfaitement légitime et ses victimes naturelles. Chevalier errant des mouches ! Quand j'y pense, vraiment, je me prends en pitié.

Lorsque la réflexion me vint, je changeai d'avis. Sans me sentir précisément aucun des appétits affectueux de Péliçon pour sa compagne, je m'imposai le devoir de ne pas attaquer le premier un animal qui ne songeait qu'à m'éviter. Je vécus dans un commerce froid, mais fait de concessions réciproques, avec les différentes araignées que ma vie errante alors me fit rencontrer dans les chambres d'auberge.

Il en est même une à laquelle j'ai conservé un souvenir presque amical. A peine, en effet, avais-je allumé ma lampe et l'avais-je posée sur ma table de travail, que, d'un coin sombre de la tapisserie, elle accourait sur le plafond et venait s'arrêter dans le cercle lumineux dessiné de loin par la flamme enfermée dans le verre. C'est donc juste au-dessus de ma tête, ou à peu près, qu'elle demeurait des heures entières, immobile et comme endormie. Les premiers soirs, cet insecte de Damoclès ne me fut rien moins qu'agréable. Mais je m'habituai bientôt à lui et je me pris à penser fort sérieusement qu'il s'intéressait à mon travail. J'écrivais un livre alors, et quand j'avais fini de tracer une page dont j'étais à peu près content, il m'arrivait de lever les yeux vers ce singulier Aristarque, comme pour savoir s'il partageait mon illusion. J'avoue que ce juge muet était autant au-dessous de la vieille Laforêt que moi-même au-dessous de Molière.

Plus tard, le magnifique livre de Michelet acheva ma conversion ; je m'accoutumai à considérer l'araignée comme le type du travail patient, comme le modèle du labeur incessant. J'admirai, comme il le mérite, le tempérament si complexe et si sensible de cette petite bête dont tous les sens sont si curieusement développés. J'y vis un des chefs-d'œuvre de la création, et je m'intéressai prodigieusement à son histoire.

Ceux qui la veulent étudier dans une de ses tâches les plus aimables n'ont qu'à descendre dans les jardins, le matin, à cette époque de l'année. Entre tous les branchages dorés par l'automne, entre les tiges des hautes fleurs de la saison, ils apercevront la jolie araignée campagnarde, au centre d'une véritable broderie que diamante la rosée. Elle est jaune, rayée de noir, et n'a rien de l'aspect cruel de l'araignée velue des caves. Elle défie l'audace des plus étonnants acrobates, et si vous rompez les mailles souvent invisibles de son ouvrage, vous la verrez, pendue à un fil imperceptible, y monter avec une agilité féérique, emportant parfois une proie aussi grosse qu'elle.

Le jour, beaucoup de ces fils brisés voltigent dans l'air, comme au printemps. C'est ce qu'on appelle communément les fils de la Vierge. Le dirai-je ? je ne regrette pas aujourd'hui la jolie légende

qui me les montrait échappés de la quenouille d'une divine ouvrière. Ils ne me paraissent pas moins sacrés pour être le produit du travail d'un humble insecte, et j'admire en eux, avec un respect tout religieux, la puissance du Créateur se manifestant dans l'œuvre d'une infime créature.

G. B.-F.

## THÉÂTRES

THÉÂTRE-LYRIQUE. — En voyant Shakespeare emprunter, sans le savoir, le nom de M. le marquis d'Ivry, et Roméo et Juliette s'intituler les *Amants de Vérone*, on devine tout de suite qu'il s'agit d'un drame lyrique et que la scène a pour horizon les murs de la salle Ventadour. Pauvre Shakespeare ! Que de mutilations n'a-t-on pas fait subir à son œuvre, depuis qu'il a plu à des musiciens de l'enguirlander de leurs accompagnements ! Cette fois, le compositeur était doublé d'un poète, et l'on pouvait espérer de sa part un peu plus de charité à l'égard du grand génie auquel il allait demander ses inspirations ; il n'en a rien été, et M. d'Ivry s'est conduit comme un simple Michel Carré, doublé du premier Barbier venu : il a composé un livret très-intéressant, d'une forme généralement heureuse, mais qui rappelle *Roméo et Juliette* de Shakespeare à la façon dont un caillou du Rhin reflète l'image du soleil.

Cela dit, nous devons rendre pleine justice à M. le marquis d'Ivry en constatant que son ouvrage est de taille à prendre rang à côté de l'immortelle symphonie de Berlioz et du bel opéra de Gounod sur le même sujet. Prise dans son ensemble, la musique de M. d'Ivry est surtout dramatique et recherche avant tout la justesse des accents passionnés de cette pathétique action. Cependant, on peut citer de nombreux passages qui joignent le charme de la musique même et des sons à cette recherche d'expression : tels sont les airs de danse du bal des Capulets. La *pavane* et la *sarabande* qui animent ce tableau ont bien la physionomie qui convient à une fête italienne du xv<sup>e</sup> siècle. Enfin, nous mentionnerons rapidement, comme réellement dignes d'éloges, la scène d'amour de Roméo et Juliette au balcon, la bénédiction nuptiale, la querelle des Capulets et des Montaigus dans les rues de Vérone, le meurtre de Mercutio et le duel de Roméo avec Tybalt, la fameuse scène d'amour du quatrième acte, les jolis couplets de la nourrice, et finalement la scène du tombeau.

Paul et Virginie, — nous voulons dire M. Capoul et M<sup>lle</sup> Heilbron, — se présentent, cette fois, sous les traits de Roméo et de Juliette ; c'est dire que les amants de Vérone valent ceux de la Martinique. M. le marquis d'Ivry ne pouvait souhaiter de plus chaleureux interprètes.

AMBIGU. — Ce théâtre, qui continue de se dire « comique », on ne sait trop pourquoi, a rouvert ses portes sous une nouvelle direction et avec un éclat inaccoutumé. On l'avait, du reste, pour la circonstance, tout de neuf habillé : on avait métamorphosé l'extérieur, la salle, le foyer, garni les escaliers de tapis et de fleurs ! Tout cela pour jouer les antiques mélodrames de Pixérécourt ? Non pas, ventre de biche ! A ce rajournement général l'Odéon a donné comme spectacle un de ses drames, *la Jeunesse de Louis XIV*, avec M<sup>lle</sup> Antonine, M<sup>lle</sup> Kolb et M. Gil-Naza : si bien qu'Alexandre Dumas, s'il revenait sur terre, pourrait se croire en pleine rive gauche. Mais le succès lui rappellerait vite que l'Ambigu est sur la rive droite.

Robert HYENNE.

Il y a une chose que je mets au-dessus de la gloire, c'est la dignité.

A. THIERS.

PLANCHE G, N° 954. — DESCRIPTION, PAGE 506.



CONFECTIONS POUR TOILETTES DE VILLE. — DESSIN DE M. H. JANET

Modèles de M<sup>me</sup> POINTEUR (rue Montmartre, 456). — Prix des patrons épinglés : 4 francs.





1557<sup>e</sup>

*Charles Davry*

*A. Leroy imp. r. des Marais. 66.*

*Ant. Goussard*

*Ad. Goussard & Fils Edr. Paris*

**LE MONITEUR DE LA MODE**

Paris Rue du Quatre-Septembre. N. 3.

*Peinture Régente et Suppl. de M<sup>me</sup> DeVertus Soeurs. B. r. Aubert.*

*Parfumerie Hygiénique. Succès de Schlumberger & Cerekel, r. Bergère. 26.*

Entered at Stationer's Hall



ALCANTARA

TOILETTE

PLANCHE G. N° 969. — DESCRIPTION, PAGE 507.



TOILETTE DE PROMENADE (DEVANT ET DOS). — DESSIN DE M. H. JANET

Modèle de M<sup>me</sup> POINTUDE (rue Montmartre, 156). — Prix du patron épinglé : 5 francs.

## ASCANIA

(HISTOIRE VÉNITIENNE.)

(Fin.)

Le vieillard réfléchissait. En ce moment il lui sembla rencontrer le regard brillant de la cantatrice qui, tel qu'une flèche de jais, montait droit à la loge.

— Il était temps, pensa-t-il. — Eh bien, oui, monsieur, venez ce soir, à l'issue du spectacle. Je prévois ma fille. Surtout pas un mot imprudent!...

— Rien qu'un adieu.

— J'y compte.

Le maestro sortit. Monofonte rôdait dans le couloir, épiait le départ du « monstre ». La curiosité le dévorait; mais grand fut son étonnement, lorsqu'il vit M. d'Amalfi quitter la loge à son tour.

— Comment! dit le poète, vous désertez le théâtre avant la fin de la représentation?

— Oui, *caro mio*; une affaire pressée...

— Une affaire... avec ce vieux démon?

— Respectez Capelloni. Vous êtes loin de soupçonner ce qu'il y a de dévouement chez ce vieillard.

— Du dévouement... pour sa cassette, sans doute?

— Encore une fois, vous ne pouvez le connaître.

— Et je n'en ai pas envie.

— Vous m'obligerez, Monofonte, et soyez assez bon pour reporter cela au chevalier, vous m'obligerez en cessant d'importuner donna Ascania de vos poursuites.

— *Importuner*... L'expression est forte.

— Si elle vous a choqué, je suis à vos ordres.

Et toisant le poète avec dédain, M. d'Amalfi s'éloigna, laissant Monofonte dans toute la fermentation du dépit. Il retourna promptement chez lui où il donna des ordres pour les préparatifs de son très-prochain voyage.

— Monsieur veut quitter Venise!... dit Panolfo, d'un ton d'épouvante.

— Oui... Qu'est-ce que cela te fait?

— O ciel! abandonner ce séjour délicieux, la patrie des sorbets, des *ridotti* et des *canzoni*!

— Ah! mon projet dérange tes petites habitudes. Sois tranquille, ton zèle pourra s'exercer encore à Paris où je t'emmène.

— L'exil!... l'exil!

— Trêve aux balivernes. Je crois t'avoir dit que je pars demain.

— Je n'ai que trop bien entendu. Ah! j'ai le cœur brisé!... Le temps me manquera absolument pour dire adieu à...

Sans écouter davantage les doléances du valet, le marquis s'était accoudé sur son balcon de marbre, épiait l'arrivée de la gondole qui devait ramener Capelloni et Ascania. Perdu dans ses réflexions, il prêtait l'oreille au bruit discret des rames et, en voyant passer les esquifs, il se disait: « Voilà l'image de mes rêves. J'avais fait au bonheur une mesure illimitée. Le bonheur a fui; rêves, envolés-vous comme des oiseaux effarouchés. Je vais être seul désormais, seul dans la vie. »

Le cœur a tant d'imprévoyance, que cette dernière entrevue accordée à Luigi était une sorte de trêve précieuse entre la douleur passée et la douleur future. Elles allaient être savourées, ces minutes de l'adieu: mais quand elles seraient passées, que resterait-il?

« Les voici!... se dit-il tout à coup. O Ascania, te revoir et te perdre!... »

Après un intervalle qui lui sembla long, Luigi alla frapper à cette porte dont il avait une seule fois franchi le seuil et qui ne s'ouvrirait plus pour lui que dans un avenir éloigné.

Il fut reçu encore par le maestro qui, en le voyant, mit un doigt

sur sa bouche comme pour lui recommander la discrétion. Cette précaution était superflue, le marquis s'étant promis d'avance de ne pas prononcer un mot qui pût ouvrir devant la jeune cantatrice la perspective d'une union impossible.

Ascania était là, debout, appuyée contre le dossier du fauteuil de son père. Une sorte de tremblement nerveux contractait ses mains délicates; il y avait de la pâleur sur ses joues, d'ordinaire fraîches et rosées.

Jamais Ascania et Luigi n'avaient été aussi près l'un de l'autre.

Ils se considérèrent attentivement. Tour à tour leurs yeux se baissaient et se relevaient.

M. d'Amalfi voulut d'abord articuler quelques paroles polies: les formules habituelles lui manquèrent. En voyant la diva, il ne pensait qu'à la douleur de la quitter. Elle était devant lui, belle, belle comme la vie!... et le lendemain même il devrait demander au voyage une séparation contre laquelle se révoltait son cœur.

Ah! lorsqu'il avait promis à l'inflexible maestro de partir, de renoncer pour toujours à son rêve, il avait emprunté à l'exaltation romanesque une force que la présence d'Ascania lui enlevait. Il n'eût pas fallu revoir le trésor qu'il était contraint de perdre: car sa douleur se doublait du prix même de ce trésor.

Comprenant peut-être la nature délicate des impressions du gentilhomme, Ascania eut la générosité de venir à son secours.

— Monsieur le marquis, dit-elle, j'ai appris avec reconnaissance l'offre que vous avez bien voulu faire à mon père, il y a un mois, et jusqu'ici je regrettais de n'avoir pu vous en remercier de vive voix.

— Est-il possible! vous auriez daigné...

— Ne soyez pas étonné de mon silence et de notre réserve.

Vouée à l'exercice d'un art très-difficile et qui exige un travail continu, j'ai dû me consacrer tout entière à l'étude, ne voir personne, éviter les plaisirs, suivre, en un mot, le régime prudent que mon vénéré protecteur m'a tracé. Ce que veut mon père, je le veux également. Ainsi qu'il le désirait, j'ai enfoui dans la retraite la partie de mes heures qui n'appartient pas au public. Je crois que cette méthode est sage; elle préserve de bien des chagrins, de bien des fatigues. Je ne suis pas une femme du monde, aspirant à briller dans les assemblées, s'enivrant d'hommages et d'encens: je ne suis qu'une artiste, cherchant sans cesse à atteindre la perfection. Vous voyez, monsieur le marquis, si nous avons besoin du séjour d'un palazzo. Ce n'est pas, d'ailleurs, la fortune qui nous eût manqué dans le cas où nous eussions désiré une demeure splendide. Mon père a de puissantes raisons pour continuer à me faire mener cette vie paisible qui convient à mes goûts. Voilà un long discours, n'est-il pas vrai, monsieur? Il ne me reste qu'à vous renouveler nos remerciements en vous priant de croire à toute notre amitié.

Le maestro avait savouré trois pincées de tabac; il nageait dans la joie.

Quant à M. d'Amalfi, la force et la dignité lui étaient pleinement revenues. Plus il admirait la franchise, la fermeté de la jeune fille, plus il sentait qu'il devait se mettre à l'unisson du langage tenu par Ascania.

— Signora, dit-il à son tour, les entretiens que j'ai eus avec votre père adoptif m'ont permis d'apprécier la sagesse de vos résolutions. Oui, vous faites bien de vous isoler du monde, de demander à l'art les pures et ineffables jouissances que seul il peut donner. Au lieu de vous proposer étourdiment le partage de mon palais, j'eusse dû sentir que la prima donna de la *Fenice* pouvait, si bon lui semblait, avoir à elle toute une armée de laquais et un palazzo tout autrement somptueux. Excusez ma faute et ne me jugez que sur l'intention.

— A cet égard, soyez tranquille, monsieur le marquis: je vous ai jugé du premier jour...

Ici Capelloni cessa de humer son tabac d'Espagne et fronça les sourcils avec l'air rogue du lion de Saint-Marc. Luigi s'aperçut de

l'agitation du vieillard; il en eut pitié : le motif de cette inquiétude était si noble, si désintéressé !... Le jeune gentilhomme se demanda s'il n'était pas convenable qu'il abrégât l'entretien. Mais partir, partir sitôt, quand ce devait être pour toujours !

— Je serai bien privé, reprit-il, moi l'un des hôtes les plus assidus de la *Fenice*... Un motif impérieux m'appelle en France.

— Ah ! vous quittez Venise ? dit Ascania, d'un accent qu'elle voulut, mais en vain, rendre ferme.

— Oui, signora; demain je m'éloignerai. Il le faut.

— Il le faut !...

Le regard d'Ascania alla, scrutateur, interroger celui de Capelloni.

Le vieillard n'eut pas le courage de supporter l'examen : il détourna les yeux.

Un moment de silence, pénible pour tous, succéda aux demi-confidences.

Tout à coup une inspiration vint au marquis.

— C'est, dit-il, une nécessité cruelle qui m'éloigne d'ici... J'étais si heureux de vous entendre chaque jour !... Ah ! du moins, céleste Ascania, daignez, si le maestro y consent, m'accorder une dernière fois le concert des anges.

Et montrant le clavecin :

— Un air ! un air encore !

Ascania porta les mains à son front brûlant, puis les étendit suppliantes vers Capelloni.

Celui-ci n'avait rien dit; il se contenta d'aller se mettre au clavecin pour accompagner sa fille. Après avoir joué le prélude :

— Qui sait, s'écria-t-il brusquement, si tu auras de la voix ?

— Ah ! rassurez-vous, dit vivement le marquis, votre Ascania n'est pas...

Un accord fortement frappé interrompit Luigi. Mais la diva n'avait pas eu de peine à juger que le gentilhomme savait tout.

Elle chanta l'air du premier soir, l'air du poétique souvenir :

Questo è tempo di soffrir;  
Verrà poi quel dì goder;  
Chì dispera nel martir  
Sì ritarda il suo piacer.

Peut-être n'avait-elle jamais mieux chanté devant un public enthousiaste que pour cet homme qui, à lui seul, composait son auditoire et qui l'animait par son admiration. Capelloni lui-même s'était échauffé au contact de cette flamme musicale, et il semblait avoir oublié ses précédentes appréhensions.

Quant à Luigi, il devenait de plus en plus triste. L'air allait se terminant; quelques paroles de politesse le suivraient, et puis le départ, le départ forcé !...

Le chant s'acheva. Alors Ascania remarqua le trouble qui chez M. d'Amalfi contrastait visiblement avec les félicitations qu'il lui adressait.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Adieu ! dit-il, d'une voix étouffée ; adieu, signora !

Et il fit mine de gagner la porte. Mais Ascania, l'arrêtant, lui présenta la main.

— Est-ce ainsi qu'on se sépare ? dit-elle.

Il pressa doucement cette blanche main sans oser y poser ses lèvres, bien qu'il y fût autorisé par la coutume du temps.

— Et moi, dit le maestro, lui tendant les bras.

Cette invitation à l'accolade était le côté bouffon qui se mêle à toute chose en ce monde. Luigi dut subir le contact de Capelloni.

— Adieu !... dit ce dernier, en appuyant sur le mot.

— Un heureux voyage !... dit Ascania, envoyant au marquis un salut, du bout de ses jolis doigts roses.

— Dieu soit loué !... dit Capelloni à sa fille, lorsqu'ils se furent renfermés chez eux. M. d'Amalfi est un très-galant homme. Main-

tenant me voilà tranquille, parfaitement tranquille. Nous ne vivons que pour la gloire, n'est-ce pas ?

— Oui, mon père, murmura la jeune cantatrice.

Et elle courut se réfugier dans sa chambre pour y cacher son trouble et ses larmes.

## VIII

## UNE ABDICATION

Les rayons du matin doraient les tours et les dômes de Venise : mais il était trop tôt encore pour que l'activité régnât dans la ville, et peu de barques sillonnaient les canaux.

Une même pensée agitait l'âme des habitants du palais d'Amalfi et avait banni le sommeil de leurs paupières.

Cependant aucun bruit ne troublait les grandes salles du premier étage, pas plus que le modeste logis de l'entre-sol. Contre sa coutume, le maestro n'avait pas souhaité le bonjour à sa fille adoptive en faisant vibrer les touches du clavecin. Muet et sombre, il se demandait s'il était vrai qu'Ascania eût accepté avec une résignation sincère les amertumes de la séparation. Tout au plus pouvait-il espérer qu'avec cette force de volonté dont elle avait si souvent donné la preuve, elle parviendrait à maîtriser sa peine ; que peu à peu elle se retournerait vers l'horizon de l'art, son horizon unique désormais. Il savait qu'en rentrant dans cette région ardente, la jeune cantatrice trouverait de si brillants dédommagements, qu'elle surmonterait enfin le regret et éteindrait peut-être en elle le souvenir.

C'était une vague espérance : mais la réalité pesait sur l'heure présente et menaçait l'édifice si laborieusement construit par le vieillard.

Plusieurs fois, prêtant l'oreille, il avait cru entendre un pas léger, une plainte furtive, — un petit bruit d'oiseau qui gémit dans sa cage. Et il avait soupiré, le pauvre maestro, en se disant : « Je la rends malheureuse, elle que je voulais combler de joie ! A force de tendresse, je trouble son existence ; je dois avoir pris à ses yeux les apparences d'un géolier féroce. Ah ! elle ignore que mon cœur fond sous l'affliction qu'elle éprouve. »

Mais se raffermissant par un soubresaut de pensées : « Non, se disait-il ensuite, je n'ai pas agi en père dénaturé. Un trésor était commis à ma garde, j'ai tâché de le conserver tout entier. N'était-ce pas mon devoir ? »

Et cependant il ne pouvait se défendre si bien vis-à-vis de lui-même qu'il ne s'accusât vis-à-vis d'Ascania.

Ayant ouvert une fenêtre pour respirer, il vit sa fille se retirer vivement du balcon voisin où elle s'était placée sans doute aussi pour goûter la fraîcheur matinale. Telle ne fut pas, il est vrai, l'impression qu'il reçut de cette apparition : car il frémit de tout son corps et ne put s'empêcher de courir à la porte de communication qui séparait sa chambre à coucher du petit salon où Ascania se tenait habituellement. Arrivé là, il frappa avec force, en homme qui veut à tout prix savoir ce qu'il doit craindre ou espérer.

Ascania vint ouvrir aussitôt, d'un air soumis mais calme. Le maestro l'enveloppa d'un regard sombre. Contre son usage, il ne déposa point le baiser matinal sur le front de la jeune cantatrice. Il sembla en ce moment que leurs liens anciens s'étaient brisés, et que ce vieillard rigide et cette enfant palpitante étaient devenus aussi étrangers l'un à l'autre qu'au jour où Capelloni avait aperçu le berceau dans lequel sommeillait l'orpheline. Il ne prit même pas le soin d'adoucir sa voix grave en lançant cette formule interrogative :

— D'où vient que tu es levée de si bonne heure ?

Et Ascania ne prit pas plus de précaution pour répondre :

— Quand le sommeil est loin des yeux, à quoi bon garder le lit ?

Il frappa du pied avec rage.

— C'est cela! Et qu'importe si le beau seigneur s'en va, puisqu'il laisse après lui son image et son souvenir! Tu l'aimes donc, malheureuse?...

— Que voulez vous, mon père? Je ne sais pas mentir. J'aime M. d'Amalfi.

Le maestro se tordit les mains. Cependant sa fureur fit bientôt place à la prostration, et le vieillard ne se sentit plus la force de s'indigner. Il tourna vers le clavecin ses yeux chargés de mélancolie.

— Pauvre musique!... murmura-t-il.

A ce douloureux accent, Ascania fut saisie de commisération.

— Pourquoi, dit-elle, croyez-vous que je songe à abandonner cet art dans lequel vous m'avez si généreusement nourrie?

— Mais ta voix..., ta voix..., peut-être l'as-tu perdue au moment où je te parle.

La diva balançait la tête et répliqua avec un sourire triste :

— Oh! ce n'est pas de ma voix qu'il faut vous inquiéter. Demandez plutôt si désormais il me sera possible de vivre.

A cet aveu, Capelloni jeta un cri terrible. Il prit Ascania dans ses bras et la serra contre son cœur comme s'il voulait l'envelopper tout entière et la défendre contre l'étreinte de l'ennemie invisible, de l'implacable faucheuse qui se fait si volontiers des gerbes avec la beauté, le génie et la jeunesse.

— Non, non, tu ne mourras pas!... Quelle folie!... Est-ce que c'est possible? Est-ce qu'on s'en va ainsi de ce monde quand à peine on vient d'y entrer? Est-ce que tu n'es pas toujours belle et fêtée?... Rassure-toi; je me trompais sans doute... Cette voix, tant de fois applaudie, tu ne peux l'avoir perdue tout à coup. Je suis pessimiste, j'envisage les choses avec des yeux de soixante ans. Prends courage, ma chère fille... Tu auras les triomphes qui consolent. Va, il te sera donné d'oublier. La raison t'éclairera. Mais n'aie plus de ces affreux pressentiments,

Ascania avait tourné son regard vers le bord du canal et, à son tour, elle jeta un cri en s'arrachant des bras du vieillard.

— Là... là... une gondole!... Tenez, on y porte des caisses... Le marquis va partir!

Elle courait éperdue vers sa chambre. Capelloni l'arrêta. Une expression surnaturelle illuminait le visage du maestro.

— Ton salut d'abord! dit-il fortement. Je vais faire pour toi plus que tu ne m'eusses demandé toi-même.

Et comme Ascania l'interrogeait d'un œil stupéfié :

— Prends ta mantille et ton masque.

— Quel est votre dessein?... Voulez-vous me traîner au théâtre? Il haussa légèrement les épaules et dit en soupirant :

— Ce n'est pas cela, je te le jure sur l'honneur. Si tu as encore égard à mon autorité paternelle, suis-moi!...

Luigi, de son côté, exécutait sa promesse, mais avec une lenteur qui décelait la répugnance. Les minutes lui devenaient précieuses. Il avait décidé que Pandolfo seul l'accompagnerait; et du maître au valet, on eût eu peine à distinguer lequel éprouvait le plus de peine à quitter Venise la Belle.

— Allons, Pandolfo, dit le marquis.

— Allons, monseigneur!... dit Pandolfo.

Ils descendirent posément les marches du grand escalier. Arrivé au bas du perron de marbre, Luigi fit un signe. La gondole accosta terre : un des barcarols jeta un tapis sous les pieds du maître.

M. d'Amalfi se dirigea vers la casine... Une femme y était assise.

Cette femme avait sur le visage un masque de velours noir. Luigi la devina.

— Grand Dieu! s'écria-t-il; Ascania!

— Oui, Luigi, oui, c'est moi, dit-elle en lui tendant ses deux mains.

— Je rêve! Je rêve!... Tant de bonheur pour le pauvre exilé!... Non; ce n'est pas possible.

— Ne doutez pas. C'est moi qui viens à vous; mais voudrez-vous de moi?

— Ascania, ne me trompez pas... j'en mourrais!... Songez-y, c'est le bonheur que vous m'offrez!

— C'est ma main que je vous apporte, si vous m'estimez assez pour me juger digne de votre nom.

Le gentilhomme tomba aux pieds de la cantatrice.

Les barcarols les admiraient : jamais plus beau couple ne leur était apparu.

Mais soudain Luigi frémit et se releva.

— O mon Dieu! dit-il, à quelles conditions j'achèterais tant de félicité! Quoi! vous me sacrifieriez votre incomparable voix, vos succès, votre avenir!... Ascania, l'amour vaut-il la gloire?

— Oui, ma fille, dit une voix sombre et pleine de larmes; et toi qui empêches le départ de M. d'Amalfi, toi qui m'as déclaré que ce départ te donnerait un coup mortel, réponds et décide. Ce moment est solennel : d'un côté, les satisfactions du talent; de l'autre, celles du cœur; d'un côté, mille spectateurs qui s'écrient : « Brava! brava! » de l'autre, un époux qui garde pour lui seul et enfouit son bonheur. Décide.

Ascania posa sa main sur l'épaule de Luigi et répondit :

— La gloire ne vaut pas l'amour!...

*Post-scriptum.* — Pour calmer l'inquiétude de nos lecteurs et rassurer aussi les esprits timorés qui n'admettent pas volontiers les conjurations de la kabbale, ajoutons que la marquise d'Amalfi ne perdit nullement sa voix. Désormais, elle se borna à chanter pour son mari et quelques amis privilégiés. Il n'y avait que Capelloni qui laissât parfois un regret s'envoler vers le passé; mais il avait soin de n'en rien témoigner, seul qu'il était à pleurer les triomphes de la prima donna.

— Heureuse..., riche..., fêtée, se disait-il, soit; mais j'avais voulu créer une *diva*, et la diva n'est plus... qu'une marquise!...

Alfred DES ESSARTS.

## DOITSCHIN LE MALADE

(LÉGENDE SERBE.)

Depuis neuf longues années, la maladie tenait le vaillant voïvode (capitaine) Doitschin couché sur son lit de douleur, dans sa forteresse de Thessalonique (Salonique). De ce capitaine intrépide, jadis la terreur des Turcs, on avait perdu jusqu'au souvenir, et dans la ville même on croyait que depuis longtemps il reposait dans la tombe.

La nouvelle de sa mort, répandue de proche en proche, finit par arriver jusqu'au lointain pays des Mores. Le plus redouté de leurs capitaines, Hussein, l'apprend. Il selle son cheval, marche droit sur Thessalonique, et quand il est arrivé devant la blanche forteresse, il dresse sa tente sur la plaine et fait défier les défenseurs de la ville, les provoque à un combat à outrance.

Mais Thessalonique n'a plus de guerriers qui la puissent défendre. Des trois capitaines qui lui restent, l'un, Doitschin, est rivé par la maladie sur son lit de douleur; l'autre, Douka, est tellement affaibli par l'âge que sa main tremblante n'a même plus la force de soutenir une lance.

Le troisième, Élias, n'est encore qu'un enfant. Jamais il n'a vu de bataille; il n'a même jamais affronté l'épée d'un ennemi. Cependant il veut relever le défi du More. Mais sa mère l'arrête :

« Demeure, pauvre enfant inexpérimenté, lui dit-elle en pleurant, tu n'es pas de force à combattre de pareils ennemis, et tu succomberais certainement sous les coups du More. Veux-tu donc laisser ta vieille mère seule en ce monde? »

Élias se laisse persuader, et Hussein le More, voyant que Thes-

salonique n'a point de capitaine capable de la défendre, impose un tribut à la ville.

Il exige que chaque jour on apporte devant sa tente un mouton gras, une fournée de pain blanc, une charge d'outres pleines de vin rouge, un bassin rempli d'eau-de-vie, et de plus vingt ducats d'or, avec une jeune fille dont il veut faire son esclave. Sinon, il menace de mettre la ville à sac et de la réduire en cendres.

Thessalonique paya le tribut, et chaque maison successivement dut le fournir. Quand le tour vint à celle de Doitschin, qui vivait seul dans sa forteresse avec Angelia, sa fidèle épouse, et Jélitza, sa sœur chérie, Hussein exigea qu'avec le tribut accoutumé on lui livrât Jélitza, la belle vierge.

Le cœur plein de tristesse, Jélitza va s'asseoir au chevet de son frère endormi, et les larmes ruissellent si fort sur son blanc visage qu'elles tombent goutte à goutte comme une rosée sur celui de Doitschin. Le héros s'éveille et s'essuie les joues en maugréant.

« Que la flamme te dévore, maison dont le toit laisse entrer la pluie ! dit-il. Je ne puis même plus reposer en paix. »

Mais Jélitza lui répond d'une voix brisée par les sanglots :

« Doitschin, mon frère, ce n'est pas la pluie du ciel qui baigne tes joues ; ce sont, pauvre malade, les larmes de mes yeux. »

Doitschin lève un regard éteint vers sa sœur.

« Que vous manque-t-il donc à la maison ? demande-t-il d'un air attristé. Est-ce du pain, du vin rouge, de l'argent pour acheter de la toile ? Peut-être aussi n'as-tu plus de soie pour broder sur ton métier d'ébène ? Parle, ma sœur, et que Dieu protège notre maison ! »

Jélitza, la belle vierge, lui répond alors :

« Mon frère Doitschin, rien ne manque à la maison, et ce n'est pas là ce qui me fait pleurer, pauvre malade ! Une autre peine me brise le cœur. »

Et elle lui apprend l'arrivée d'Hussein qu'il ignorait, et la désolation de la ville, obligée de subir les exigences de l'affreux More.

« Aujourd'hui, reprend-elle en pleurant, c'est ta maison qui doit payer le tribut, et c'est ta sœur Jélitza qui le doit porter elle-même. Mais je te le dis ici, frère, et par ta vie je le jure devant Dieu, jamais je ne me soumettrai aux exigences du More ! jamais, entends-tu bien, frère ! »

A ces paroles de sa sœur un éclair a traversé les yeux du héros malade.

« Que la flamme te dévore, Thessalonique, s'écrie-t-il, puisque tu n'as plus de capitaine capable de relever le défi de ce More ! Je ne pourrai donc même pas mourir en paix ! »

Et appelant Angelia, sa femme :

« Angelia, ma bien-aimée, lui dit-il, mon noble alezan vit-il encore ? »

Angelia lui répond :

« Cher époux et maître, ton noble alezan vit toujours. Pour l'amour de toi, pauvre malade, je le nourris et le soigne de mes propres mains. »

Alors le héros :

« Angelia, ma bien-aimée, dit-il, va prendre mon noble alezan et le conduis chez mon probatime (frère d'adoption), le forgeron Péro. Tu lui diras qu'il le ferre de confiance et d'amitié, car il me reste encore un ennemi à combattre, et qu'à mon retour je le dédommagerai généreusement de sa peine. »

Sans perdre un instant, Angelia la fidèle épouse obéit aux ordres de son mari, et, de loin la voyant venir, le forgeron Péro lui crie :

« Douce Angelia, ma belle-sœur, mon probatime est donc mort, que tu mènes vendre son noble alezan ? »

— Non, forgeron Péro, mon digne beau-frère, ton probatime n'est pas mort, répond Angelia. Je t'apporte, avec son salut, sa prière de ferrer son cheval, parce qu'il veut aller combattre le More. Il te prie de lui rendre ce service de confiance et d'amitié ; à son retour il te payera les fers. »

Mais le forgeron se mit à rire et lui dit :

« Douce Angelia ma belle-sœur, en attendant que ton mari revienne et me paye, il me faut un gage, et ce gage c'est un baiser sur tes yeux noirs. A ce prix seulement je ferrerai ton cheval. »

Angelia, courroucée, pour toute réponse lui lance un regard de mépris ; puis, lui tournant le dos, elle ramène le cheval non ferré dans la forteresse.

Ensuite elle s'en va trouver Doitschin, et, tremblant encore de colère et d'indignation, elle lui apprend l'injurieuse conduite de son probatime.

« Il ne veut point ferrer ton cheval, si je ne lui donne mes yeux noirs à baiser, s'écrie-t-elle. Mais je te le dis ici, Doitschin, et par ta vie je le jure devant Dieu, je ne veux point des baisers du forgeron et jamais je ne me soumettrai à son exigence, jamais, entends-tu bien, Doitschin ! »

A ces paroles de sa fidèle épouse, le héros malade se redresse sur son lit.

« Angelia, ma bien-aimée, dit-il, va seller mon noble alezan, et viens ensuite m'apporter ma lance de bataille. »

Puis appelant sa sœur :

« Jélitza, ma chère sœur, va chercher une pièce de toile et m'en entoure solidement le corps, afin de soutenir mes membres débiles et mes os à demi brisés. »

Sans perdre un instant, les deux femmes obéissent. Angelia s'en va seller le noble alezan et chercher la lance de bataille ; Jélitza enroule solidement une pièce de toile autour du corps du héros malade ; elle attache un sabre à son côté ; puis toutes les deux elles le hissent sur son cheval et lui mettent la lance à la main.

L'alezan a reconnu son maître ; dès les premiers pas il caracole et se met à danser. Doitschin le lance au galop vers la plaine, et le noble animal part comme une flèche ; il vole d'un pas si rapide à travers les rues que les pierres jaillissent de tous côtés, dispersées par ses pieds, et que les marchands de Thessalonique, le voyant passer et ne reconnaissant point son maître, s'écrient :

« Que le Dieu de miséricorde soit loué ! Depuis la mort de Doitschin, jamais encore un si noble animal n'avait foulé notre pavé, jamais un si digne capitaine n'avait traversé nos rues ! »

Cependant Doitschin avait atteint la plaine ; il s'était dirigé vers la blanche tente du More.

A sa vue, Hussein se lève épouvanté, et de loin s'écrie :

« Est-ce donc toi, Doitschin ? Que la foudre t'écrase ! Tu vis encore, pauvre infirme ? Allons ! viens, camarade, oublions nos querelles et buvons ensemble ! Puisque te voilà ressuscité, volontiers je t'abandonne le tribut de Thessalonique. »

Mais le malade lui répond :

« Prends ta lance et viens, lâche ! Je t'appelle et te défie ! Ah ! tu trouves plus facile de boire nos vins et de nous prendre nos vierges que de combattre, la lance des héros à la main ! »

Le More reprend alors :

« Noble Doitschin, mon frère en Dieu, je t'en conjure, oublions nos querelles. Allons ! camarade, descends de cheval et viens boire avec moi. Je t'abandonne le tribut et les vierges, je te le répète, et je te le jure devant Dieu, jamais je ne reparaitrai devant Thessalonique. »

Doitschin alors, voyant que Hussein ne veut pas sortir, pousse droit à la blanche tente du More, la renverse à grands coups de lance, et alors, spectacle merveilleux ! trente vierges apparaissent, trente vierges auparavant cachées par ses toiles, et au milieu d'elles se tenait assis l'affreux More.

Voyant Doitschin auprès de lui et sa vie menacée, Hussein saisit sa lance, saute sur le dos de son cheval de bataille. Les deux ennemis se précipitent à travers la plaine, montés sur leurs coursiers qui hennissent de fureur, et le héros malade s'adressant au More :

« Frappe le premier, lâche, lui dit-il, et frappe sans ménagements. Je t'ai provoqué ; j'attends tes coups. »

Le hideux More abaisse aussitôt sa lance et la dirige droit sur la

poitrine du capitaine. Mais le noble alezan, dressé de longue date à ce genre de combat, s'agenouille adroitement sur l'herbe verte de la plaine, et la lance passe au-dessus de la tête du héros; elle va bien loin derrière lui s'enfoncer dans une butte de terre et se briser en mille éclats.

Hussein alors tourne bride et s'enfuit vers la ville de Thessalonique. Mais Doitschin s'élançait à sa poursuite; il vole derrière lui, terrible, implacable; il l'atteint sous les murs de la forteresse et d'un vaillant coup de lance le cloue aux portes de la ville.

Puis, tirant son sabre de Bohême, il tranche la tête du More, l'enlève sur la pointe recourbée de son arme, et, après en avoir arraché les yeux et les avoir enfermés dans un mouchoir de soie, il la rejette, mutilée et sanglante, sur l'herbe verte de la plaine.

Il rentre ensuite dans la ville; il se rend sur la place, et s'arrête devant la forge de son frère d'adoption, le forgeron Péro :

« Eh! mon ami, lui crie-t-il, viens donc ici que je te remercie du service que tu m'as rendu de confiance et d'amitié, et que je te paye les fers que tu as cloués aux pieds de mon noble alezan. »

Le forgeron lui répond :

« Vaillant Doitschin, mon cher probatime, je n'ai point ferré ton cheval; mais c'est la faute de ta femme Angelia, qui, parce que j'ai voulu plaisanter avec elle, s'est mise en colère et enflammée comme le feu de ma forge, et a, malgré moi, remmené ton noble alezan. »

Doitschin de nouveau lui crie :

« Ah! tu plaisantais? Viens donc ici que je plaisante à mon tour. »

Et le forgeron étant sorti de sa boutique, il lui tranche la tête, l'enlève sur la pointe recourbée de son sabre, et après en avoir arraché les deux yeux et les avoir enfermés dans son mouchoir de soie, il la rejette, mutilée et sanglante, sur le pavé.

Puis, rentrant dans sa forteresse, il descend de cheval et regagne son lit.

Alors, tirant du mouchoir les deux yeux du More et les jetant aux pieds de Jélitza :

« Chère sœur, lui dit-il, prends ces yeux noirs. Ce sont ceux du More; je t'ai, par ma vie! mise à l'abri de ses exigences, et jamais tu n'auras à t'y soumettre, chère sœur. »

Puis prenant les yeux de Péro, le forgeron parjure, et les jetant aux pieds de sa femme :

« Angelia, ma bien-aimée, lui dit-il, prends ces yeux. Ce sont ceux du forgeron. Je t'ai, par ma vie! mise à l'abri de ses exigences, et jamais tu n'auras à t'y soumettre, ma douce Angelia. »

Après quoi, laissant retomber sa tête sur l'oreiller, il ferma les yeux et rendit son âme vaillant à Dieu.

Ernest Faligan.

## CORRESPONDANCE

— M<sup>me</sup> MARIE H..., A CAUDEBEC.

Des gants de peau noirs et brodés de soie de couleur assortie à la robe.

— M<sup>me</sup> MARIE F..., A NANTES.

La robe princesse est ce qui convient pour la mariée en question; c'est le meilleur moyen de ne pas gâcher l'étoffe et de pouvoir faire teindre facilement. Le genre vent, aujourd'hui, qu'on ménage une certaine ampleur à la couture du milieu du dos pour faire bouffer.

— M<sup>me</sup> ERNESTINE S..., A MONS.

A Paris, dans le monde élégant, on ne met de housses aux fauteuils et canapés des salons que lorsqu'on a rompu ses jours et qu'on part pour la campagne. C'est à ce moment aussi qu'on enlève les tapis et qu'on voile tableaux, glaces, lustres et garnitures de cheminée, enfin tout ce que la poussière peut détériorer pendant l'absence.

## REVUE DES MAGASINS

C'est au renouvellement des saisons qu'il est de bonne élégance de songer au corset. Il est très-sage de faire de grandes emplettes en vue des costumes d'hiver, et de choisir minutieusement des étoffes pour qu'elles soient appropriées aux différentes circonstances de la vie ordinaire : toilettes de ville, d'intérieur, peignoirs du matin, déshabillés du soir, robes de bal, etc. Mais il est utile, avant tout, de songer au corset.

Parmi les éléments indispensables de la toilette, le corset est celui qui demande à être renouvelé le plus souvent, surtout quand on n'en a pas plusieurs à sa disposition. Mais ceci n'est pas, à vrai dire, le fait d'une femme élégante, qui possède toujours au moins trois corsets : un pour le matin, un pour la toilette de jour, un autre pour les réunions du soir.

M<sup>mes</sup> DE VERTUS sœurs sont admirablement organisées pour répondre à ces diverses exigences, et l'on trouve chez elles (12, rue Auber) toute la variété de modèles qu'il est possible de désirer. Ce sont toujours, bien entendu, les trois types favoris de la ceinture de repos, de la ceinture *Régente* et du corset *Anne d'Autriche* qui ont cours; les modèles en sont seulement reproduits avec plus ou moins de richesse, mais, dans tous les cas, avec un soin égal. On ne peut mieux faire que d'arrêter son choix sur ces trois beaux et bons corsets; la taille en bénéficie sensiblement, la santé n'y perd rien et la femme y gagne une tournure accomplie.

M. d'A.

## PANORAMA DES MODES

(SAISON D'AUTOMNE ET D'HIVER 1878-1879)

Le succès qui continue d'accueillir à chaque saison la publication de notre **Panorama des modes** est un trop précieux encouragement pour que nous n'y répondions pas de notre mieux. Nous avons donc pris toutes les mesures nécessaires pour faire paraître dès le début de la saison notre **Panorama des modes d'automne et d'hiver**, et nous sommes heureux d'informer nos lectrices que nous le tenons à leur disposition.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **Prime** presque gratuite — vu la modicité du prix auquel nous sommes parvenus à l'établir — une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes absolument inédites**.

Pour que ladite **Prime** leur soit adressée immédiatement et **franco**, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Sous ce titre : *La Mode en relief*, nous avons créé une publication qui réalise le difficile problème de présenter une toilette *sous toutes ses faces à la fois*. C'est une figurine coloriée qui se tient debout, porte avec soi sa description, et dont les contours soigneusement découpés offrent l'aspect réel de la personne habillée. Rien de plus utile et de plus pratique.

Nous ferons paraître chaque mois une de ces figurines dessinées par Emile Préval, un des maîtres de la mode. Celle de ce mois représente une toilette de bal.

Le prix de chaque figurine est, dans nos bureaux, de 2 fr. 50. Pour en recevoir un exemplaire *franco*, en France et à l'étranger, il suffira d'adresser à MM. AD. GOUBAUD ET FILS, éditeurs de *la Mode en relief* (3, rue du Quatre-Septembre, à Paris) la somme de 2 fr. 75 en un mandat postal ou en timbres-poste. Aucune expédition ne peut être faite contre remboursement. On peut s'abonner pour autant de mois qu'on le désire, en envoyant autant de fois 2 fr. 75 que l'abonnement devra compter de mois.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.